

Revue critique de *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, sous la dir. d'Olivier Christin, Paris, Métailié, 2010, par Sophie Roux

Il est toujours difficile de rendre compte d'un ouvrage collectif : la diversité des articles appellerait idéalement une diversité de traitement, mais celle-ci est en pratique impossible étant donné les limites assignées à une revue critique. Cette difficulté se fait gageure lorsqu'on a affaire à un ouvrage comme le *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines* (par la suite *DCN*)¹. Ce dernier se présente en effet comme un ensemble de vingt-cinq contributions d'une quinzaine de pages chacune, écrites par des auteurs de différentes nationalités et ayant pour titres des termes correspondant à des catégorisations extrêmement variées. On passe, par exemple, d'« Absolutisme » à « Cacique, *cacicazgo* (fin XV^e-XVIII^e siècles) », « Cacique, *caciquisme*, *caudillisme* (fin XIX^e-XX^e siècles) », « *Fortuna* », « Histoire contemporaine », « Humanisme civique », « Moyenne », « Parrain, parrainage », « *Narratio*, récit », ou « Travail, *labor/work, Arbeit* ». Pour relever une telle gageure, j'aborderai le *DCN* d'un point de vue méthodologique. Je prendrai comme angles d'attaque les trois concepts qui apparaissent dans son titre : le concept de dictionnaire (1.), le concept de nomadisme en sciences humaines (2.), et, si l'on peut dire, le concept de concept (3.). En guise d'envoi, je confronterai le *DCN* à deux entreprises remarquables, auxquelles il se réfère explicitement (4.). L'enjeu de tout ceci sera d'explicitier les réflexions que m'ont inspirées cet ouvrage à bien des égards stimulant.

1. Considéré quant à sa forme, un dictionnaire est un recueil de mots classés par ordre alphabétique. Considéré quant à sa fonction, un dictionnaire offre traditionnellement à son lecteur la capacité de rapporter l'étranger au familier, ce qu'il ne connaît pas encore à ce qu'il connaît bien. Ainsi, un dictionnaire bilingue permet à celui qui le consulte de faire correspondre les termes d'une langue qui lui est étrangère aux termes d'une langue qui lui est familière. Le *DCN*, s'il adopte bien la forme du dictionnaire, se propose de remplir la fonction inverse à celle qui est traditionnellement assignée aux dictionnaires : son propos n'est pas de réduire l'étranger au familier, mais, au contraire, d'introduire l'étranger dans le familier, de produire des effets d'*estrangement* ou de *Verfremdung*. Pour utiliser le vocabulaire du *DCN*, il s'agit de dénaturer, d'objectiver et d'historiciser un certain nombre de concepts dont on

¹ Le projet collectif dont résulte cet ouvrage avait été présenté dans Christin, 2007, que l'Introduction du *DCN* reprend en grande partie.

pourrait penser qu'ils vont de soi. Les gains d'une dénaturalisation de ce genre sont de deux ordres.

En premier lieu, elle prend une valeur polémique et subversive par rapport à ce qu'est devenu le genre « dictionnaire » depuis une vingtaine d'années. Le marché de l'édition scolaire et universitaire faisant loi, toutes les disciplines ont vu proliférer des dictionnaires procédant d'opérations commerciales, mais n'en prétendant pas moins à l'objectivité et à l'exhaustivité, sans pour autant avoir pris la mesure de leur subjectivité ni avoir compris que l'exemplarité vaut parfois mieux que l'exhaustivité. Il s'agit donc dans le *DCN* de mettre en place une critique en acte de ces dictionnaires-là. D'une part, certaines de ses entrées montrent explicitement que « le point de vue de nulle part » n'est pas plus de science infuse dans les dictionnaires que dans d'autres ouvrages. L'entrée « Confession » (p. 117-132) est par exemple en grande partie consacrée à examiner les différents partages que des dictionnaires français et allemands, dans des contextes historiographiques déterminés par les querelles du christianisme et du protestantisme, ont opérés au sein de cette notion. D'autre part, la diversité même des catégories dont relèvent les différentes entrées exhibe la part d'arbitraire, d'inertie intellectuelle ou de convention sociale que véhiculent les dictionnaires lorsqu'ils procèdent au découpage d'une discipline — quand ce n'est du monde —, en un nombre fini d'entrées.

Cette dénaturalisation conduit en second lieu à une forme de réflexivité particulièrement intéressante, consistant à analyser explicitement le rapport entre les catégories naïves, employées par des acteurs qui ont parfois des fins polémiques, et les catégories savantes, employées par les chercheurs qui visent une certaine objectivité sans toujours l'atteindre. C'est ainsi que la question de savoir si les savants doivent ou non reprendre les catégories des acteurs, soulevée dans l'entrée « Grand Tour (tourisme, touriste) » (p. 184), est systématiquement traitée dans certaines entrées, sans d'ailleurs y recevoir la même réponse. De fait, alors que l'entrée « Avant-garde » se conclut par une critique des historiens qui reprennent cette catégorie au premier degré, et donc par une invitation à en traiter au second degré (p. 78-82), l'entrée « Mouvement ouvrier » (p. 310-312) s'achève par le regret que les historiens, au lieu de se saisir de cette catégorie initialement militante, l'aient tenue à distance comme une chose impure. Au passage, on notera que certaines entrées remarquent que, quoiqu'ils en aient, les historiens n'échappent pas à l'impureté, autrement dit ici à la détermination politique. Ainsi, l'entrée « *Junker* » (p. 263-281) établit que, dans la longue histoire de cette catégorie, les polémiques politiques se sont toujours jointes aux considérations historiographiques. Quant à l'entrée « Humanisme civique » (p. 219-231), elle

montre que, si cette catégorie a été formée par Hans Baron, puis investie d'un nouveau sens par John Pocock, c'est qu'ils souhaitaient tous deux réhabiliter le républicanisme, le premier pour défendre la République de Weimar, le second pour reconstituer, contre le libéralisme, une forme alternative de citoyenneté.

2. Une fois laissés de côté les résidus de poésie que peut encore aujourd'hui susciter l'évocation des nomades, quand bien même ces derniers ne seraient que des concepts, on comprend facilement quel est le lien entre nomadisme et dénaturalisation : les voyages forment la jeunesse, autrement dit conduisent à relativiser ce qui était tenu pour évident. Il importe toutefois de préciser de quel nomadisme il est question dans le *DCN*. Comme le rappelle l'entrée « Confession » (p. 117), l'expression « concepts nomades » figurait déjà dans le titre d'un collectif dirigé par Isabelle Stengers et intitulé, *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*. La comparaison est instructive parce que, à côté d'un certain nombre de similitudes (le refus d'une prétention à l'exhaustivité, la revendication d'hétérogénéité, l'intérêt porté aux périodes de controverses scientifiques plutôt qu'aux états stables de la science²), il y a une différence fondamentale entre ces deux ouvrages.

Le nomadisme dont il est question dans *D'une science à l'autre* fait voyager les concepts d'une discipline à une autre. Stengers le remarquait en effet, les concepts scientifiques, dès lors qu'ils sont formalisés, ont la singulière capacité de se détacher des problèmes spécifiques qui ont conduit à leur formulation dans une discipline donnée, pour être appliqués à d'autres problèmes, relevant éventuellement d'une autre discipline. En revanche, le nomadisme dont il est question dans le *DCN* est un nomadisme d'un espace géographique à un autre ou d'une période historique à une autre, mais, à l'exception de l'entrée « Frontière » (p. 157-170), un nomadisme qui se pratique entre historiens, et encore, entre historiens des siècles derniers. On pourrait bien avoir quelques doutes dans les premières pages du livre : le titre met en avant les « sciences humaines », l'Avant-Propos de Franz Schultheis s'intitule « Un dictionnaire pour un espace européen des sciences sociales » (p. 7), l'Introduction d'Olivier Christin annonce un « dictionnaire des sciences sociales et historiques » (p. 11). Néanmoins, la liste de contributeurs élimine ces doutes une fois pour toutes : d'après la Liste des auteurs (p. 407-408), vingt-et-un des vingt-cinq contributeurs sont, par leur rattachement professionnel, des historiens, et, sur ces vingt-et-un, on trouve un seul historien médiéviste, tous les autres étant modernistes ou contemporanéistes. Sans

² STENGERS, 1987, p. 7 et *DCN*, p. 13 et 21-22.

incriminer les historiens d'une volonté délibérée d'impérialisme par rapport aux autres sciences humaines et sociales, et tout en sachant bien qu'il peut arriver que le titre d'un ouvrage échappe parfois à son auteur, ce biais historien appelle quelques remarques.

Le fait qu'on ait affaire à un nomadisme de la tribu des historiens détermine en effet l'entrée typique du *DCN*. Cette dernière consiste à montrer que le concept qui lui donne son nom a été forgé dans des conditions historiques particulières et à poser la question de ce qui s'est produit quand on l'a fait voyager, une fois entendu qu'un voyage n'est ni spontané (il y faut des conditions externes favorables), ni indifférent (il produit certains effets sur les concepts). Ainsi en est-il de l'entrée « Ancien Régime » (p. 51-64), qui examine comment cette catégorie typique de la Révolution française en est venue à être exportée dans d'autres pays européens, des deux entrées « Cacique » (p. 83-98 et p. 99-116), qui analysent l'évolution des référents de ce terme sur plusieurs siècles en Amérique du Sud, de l'entrée « *Intelligencija*, intellectuels » (p. 245-262), qui confronte la situation russe au XIX^e siècle et la situation italienne au XX^e siècle, ou encore de l'entrée « Laïcité, *laiklik* » (p. 283-296) sur la France et la Turquie au tournant du XIX^e siècle. Dans ces conditions, deux questions s'imposent, même si le *DCN* n'en fait pas état.

La première question serait de savoir quelles sont les différentes déclinaisons de cette entrée typiquement historique. En effet, une fois dit que, quand ça voyage, ça se transforme, on aimerait bien voir différentes figures du voyage se dessiner. On peut bien admettre que l'exemplarité soit revendiquée plutôt que l'exhaustivité, mais il faudrait nous expliquer de quoi exactement les entrées du *DCN* sont exemplaires, voire quelle espèce de leçon générale on peut en tirer. À moins que la tribu historique, revendiquant un nominalisme plus radical encore que celui de Paul Veyne, ne vienne ne nous rétorquer qu'on ne se baigne jamais dans le même fleuve, et qu'il est pour tout dire impossible de trouver deux voyages identiques, ou mêmes seulement similaires³ ?

La seconde question serait de déterminer ce que, une fois débarrassé du biais historien, on pourrait attendre d'un véritable *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines et sociales*. « Autonomie », « classe », « religion », « marchandise », « valeur », « réseau », « territoire » ou « État » sont des concepts utilisés par différentes sciences humaines (anthropologie, économie, géographie, sociologie, gestion, histoire, etc.) : que gagnerait-on à confronter leurs usages dans différentes disciplines ? La première réponse à cette question sera négative. Contrairement à ce qu'il en est dans les sciences dures, les concepts des

³ VEYNE, 1978, p. 42.

sciences humaines et sociales procèdent rarement d'une formalisation, et, en tout cas, les concepts que nous venons d'évoquer n'en procèdent pas. Dès lors, le nomadisme de ces concepts ne peut pas s'effectuer dans les mêmes conditions et produire les mêmes effets que le nomadisme des concepts scientifiques. Aller un peu plus loin demande évidemment de préciser ce que le *DCN* entend par concept.

3. *A priori*, la question de savoir ce qu'est un concept n'est pas étrangère à l'univers que dessinent les références du *DCN*. Les *Geschichtliche Grundbegriffe* dirigés par Otto Brunner, Werner Conze et Reinhart Koselleck y constituent en effet, et nous y reviendrons, une référence constante (p. 13, p. 58, p. 278, *passim*)⁴. Or Koselleck s'est plusieurs fois essayé à définir un concept, ne serait-ce que parce qu'il lui fallait bien justifier quels termes devaient figurer dans les *Geschichtliche Grundbegriffe* et quels termes devaient en être exclus. Ainsi, dans « Histoire des concepts et histoire sociale », il note que, si tous les concepts sont des mots, tous les mots ne sont pas des concepts. Ce qui distingue les concepts des mots, d'après Koselleck, c'est, d'une part leur généralité ; d'autre part et surtout, leur polysémie. Ainsi le terme « *Staat* » sera un concept parce qu'il s'applique à plusieurs réalités historiques, mais surtout parce qu'il rayonne vers d'autres concepts, les concepts de domination, de territoire, de bourgeoisie, de législation, de juridiction, d'administration, d'impôts, d'armée⁵.

Pourtant, malgré sa référence à Koselleck, non seulement le *DCN* ne se penche jamais sur la question de savoir ce qu'est un concept, mais la seule règle de sélection des entrées semble être qu'il ne doit y avoir aucune règle. Comme on l'a en effet remarqué pour commencer, les entrées correspondent à des catégorisations extrêmement variées. Elles portent corrélativement sur des réalités historiques de statut bien divers : périodes (« Ancien régime », « Haut Moyen-Âge », « Histoire contemporaine »), catégories sociales (« Cacique, *caciczgo* (fin XV^e-XVIII^e siècles) », « Cacique, *caciquisme*, *caudillisme* (fin XIX^e-XX^e siècles) », « *Junker* »), mouvements intellectuels (« Humanisme civique », « Humanitaire », « *Intelligencija*, intellectuels », « Laïcité, *laiklik* »), identités (« Confession », « Droit musulman », « Occident »), concepts mêmes (« *Narratio*, récit », « Administration », « Frontière », « Travail, *labor/work, Arbeit* »).

⁴ BRUNNER, CONZE et KOSELLECK, 1972 *sqq.*

⁵ KOSELLECK, 1990, p. 108-109.

Quoiqu'on soit tenté de déclarer cette liste borgésienne, toute régularité n'en est pas absente. D'une part, certaines espèces d'entrées ont malgré tout été exclues. Ainsi, à l'exception de l'entrée « Moyenne » (p. 313-325), il n'y a pas d'entrées méthodologiques — ce qui aurait pu être le cas, sur le modèle de l'ouvrage qu'Anthony Grafton consacra aux notes de bas de page⁶. De manière similaire, il n'y a pas d'entrées portant sur des concepts méta-historiques comme, par exemple, ceux d'état, de classe, de période, de réseau, de domination. D'autre part, un traitement des concepts propre à la tribu historique se dégage. Pensons un instant à ce que Max Weber appelait des idéaltypes ou à ce que Jean-Claude Passeron nomme des désignateurs semi-rigides⁷. Il y a incontestablement des nuances entre la méthodologie de Weber et celle de Passeron (pour faire bref et pour ce qui nous occupe, l'idéaltype est plus éloigné de l'histoire que ne l'est le désignateur semi-rigide). Mais les deux sociologues partagent une même volonté de dégager, pour le dire dans les termes du *DCN*, ce qui voyage sans voyager, ce qui nomadise sans se modifier. Ainsi, la bureaucratie selon Weber ou le féodalisme selon Passeron sont des concepts pertinents indépendamment des frontières spatio-temporelles, et il est important, estiment-ils l'un et l'autre, de disposer de concepts de ce genre. Au contraire, certaines entrées du *DCN* poussent si loin l'historicisme qu'elles semblent s'être proposées, non pas tant de reconstruire les aléas historiques d'un concept, que de déconstruire par l'histoire la possibilité même d'établir quelque concept que ce soit. C'est le cas de l'entrée « Grand Tour (tourisme, touriste) » (p. 171-188), plus encore peut-être l'entrée « *Fortuna* » (p. 145-156), qui a explicitement pour thèse que ce terme ne doit pas être traité comme un concept. Nominalisme, disiez-vous ?

4. Le *DCN* n'est pas tout à fait le seul dictionnaire à s'être proposé un objectif un peu plus excitant intellectuellement que de gagner des parts de marché. L'Introduction mentionne explicitement (p. 13-14) deux entreprises aussi monumentales que remarquables à cet égard : les *Geschichtliche Grundbegriffe* dirigés par Otto Brunner, Werner Conze et Reinhardt Koselleck, et le *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles* dirigé par Barbara Cassin⁸. Un parallèle avec ces deux entreprises permettra, en guise d'envoi, de

⁶ GRAFTON, 1998.

⁷ Les références classiques sont ici PASSERON 1991, en particulier p. 60-61, et WEBER, 1965, p. 180-195. Pour des présentations claires et synthétiques, voir, dans le cas du premier, ALLARD, 2000, et, dans le cas du second, ARON, 1967, p. 519-522.

⁸ Respectivement BRUNNER, CONZE et KOSELLECK, 1972 *sqq.* ; CASSIN, 2004.

cerner un peu plus précisément la place du *DCN* au sein du genre des dictionnaires non-commerciaux.

Les *Geschichtliche Grundbegriffe* étaient subordonnés à un projet intellectuel précis, reconstruire l'expérience politique de la modernité dans l'espace allemand des années 1750-1850. Cette subordination en fit à la fois la force et la limite : force, puisque les entrées furent sélectionnées en fonction de ce projet, mais limite, puisque, par là même, elles étaient restreintes à une configuration géographique et historique particulière. Il s'est dès lors agi dans le *DCN* de reprendre l'exigence d'une réflexion sur le vocabulaire historique qui avait été celle des *Geschichtliche Grundbegriffe* tout en la prolongeant, ou plus exactement en l'élargissant. En effet, ce qu'intègre le *DCN* que ne pouvaient par définition pas prendre en compte les *Geschichtliche Grundbegriffe*, c'est le nomadisme, comme on l'a dit la capacité des concepts à voyager, d'une période à l'autre, d'un pays à l'autre ou d'une langue à l'autre. Un tel nomadisme était au principe du *Vocabulaire européen des philosophies*. Ce dernier partait en effet du constat de la pluralité des langues philosophiques, constat qui était opposé à deux adversaires. Le premier adversaire du *Vocabulaire européen* était ce que le germaniste Jean-Pierre Lefebvre avait appelé le « nationalisme ontologique », i.e. l'idée, d'origine heideggérienne, qu'il y aurait des langues plus philosophiques que d'autres, une idée qui conduit à essentialiser le génie de quelques langues (notamment le grec et l'allemand) et à sacrifier leurs intraduisibles⁹. Ainsi, dans le sous-titre — *Dictionnaire des intraduisibles* — « intraduisibles » ne se rapporte pas à des termes qui ne pourraient pas être traduits, mais bien à des termes qui ne cessent d'être traduits, précisément parce qu'ils sont pris dans différents agencements et qu'ils circulent dans différents réseaux. Quand au second adversaire du *Vocabulaire européen*, il s'agissait du « tout-à-l'anglais », i.e., selon sa directrice, à la fois la pauvreté linguistique de l'anglais dans lequel seraient écrits les articles dits internationaux et le danger que représenterait pour la philosophie la domination d'une forme de philosophie particulière, la philosophie dite analytique, que caractériserait, toujours selon Cassin, un « universalisme logique indifférent aux langues ».

On voit bien que le *DCN* entend transposer le *Vocabulaire européen* de la philosophie à l'histoire. Des adversaires similaires se retrouvent ici et là : il s'agit de construire une Europe des historiens qui s'oppose à la fois au nationalisme historique, celui qui accumule sans les confronter les histoires nationales propres à chaque pays, et au *globalism* de l'histoire, qui conduirait à ce qu'elle soit dominée par des questions, des corpus, des méthodes ou des

⁹ LEFEBVRE, 1990, p. 17.

revues anglo-américaines. Ce dernier parti-pris va d'ailleurs assez loin puisqu'il n'y a dans le *DCN* aucun contributeur venant d'un pays anglophone (en entendant par là non seulement les États-Unis ou le Royaume-Uni, mais les pays d'Europe du Nord, dont les publications sont massivement de langue anglaise). Toutefois, contrairement à la tribu philosophique qui avait établi son camp dans le *Vocabulaire européen*, la tribu historienne entend ne pas vivre seulement dans le ciel des mots et des idées, mais prendre au sérieux les réalités historiques, politiques et sociales.

La question de savoir ce que coûte la coexistence d'une référence aux *Geschichtliche Grundbegriffe* et d'une référence au *Vocabulaire européen des philosophies* est à mon sens la question théorique centrale que pose le *DCP*. En matière intellectuelle aussi, il existe en effet peut-être un principe de compensation, selon lequel on ne peut pas gagner ici sans perdre là.

Un des aspects épistémologiquement les plus profonds de l'entreprise de Koselleck consistait dans l'affirmation que l'histoire sociale et l'histoire conceptuelle (les choses et les mots, les événements et les concepts) étant à la fois irréductibles et complémentaires, il existe une tension renouvelée entre ces deux dimensions de l'histoire¹⁰. Or, là réside la première possibilité de perte, la tension entre histoire conceptuelle et histoire sociale devient de plus en plus difficile à percevoir au fur et à mesure qu'on s'éloigne d'un contexte socialement bien déterminé. La tension entre histoire sociale et histoire conceptuelle est bien présente dans l'entrée « Moyenne » du *DCN* (p. 313-325), qui, après avoir fait l'histoire du mot dans différentes langues européennes, examine le tournant conceptuel pris à la suite d'Adolphe Quetelet, mais aussi sa discordance avec les données des marchés financiers. En revanche, l'entrée « Humanitaire » (p. 233-244) est, « tout simplement », une histoire des entreprises humanitaires de la Croix-Rouge aux ONG, sans qu'il y ait aucune analyse du concept d'humanitaire. Inversement des entrées comme « *Fortuna* » (p. 145-156) et « Opinion publique » (p. 363-382) sont des histoires de concepts ne faisant aucune place à l'histoire tout court, celle des hommes et des femmes, des travaux et des jours, de la vie en tant de paix et en tant de guerre. La tension que recherchait Koselleck a alors disparu.

Pour préparer maintenant une confrontation avec le *Vocabulaire européen*, on remarquera que la pluralité des langues n'était pas dans ce dernier seulement un slogan polémique brandi à titre préliminaire, mais bien un programme d'action. Premièrement, les entrées y sont effectivement données par des termes de plusieurs langues européennes. Deuxièmement, il s'agit d'entrées au sens littéral : elles débouchent sur le réseau dans lequel

¹⁰ KOSELLECK, 1990, p. 111 ; KOSELLECK, 1997, p. 104-105.

un terme se trouve imbriqué (l'entrée « *Mir* » part de l'équivocité du terme russe qui signifie tout à la fois « communauté paysanne », « paix » et « monde », l'entrée « Sens » part de l'équivocité du terme français et rayonne vers le doublon allemand *Sinn/Bedeutung*). Troisièmement, certaines entrées portent sur les effets philosophiques d'une caractéristique linguistique donnée (« Diglossie en russe », « Ordre des mots »). On se demandera si ce programme se retrouve totalement dans le *DCN*. En ce qui concerne le premier et le dernier point, le cas est simple : il y a en effet des entrées qui sont données par des termes étrangers (« *Fortuna* » ou « *Junker* »), il n'y a pas d'entrée réflexive sur ce que font les langues à l'histoire. La deuxième est la plus intéressante à examiner. Il y a bien dans le *DCP* des entrées qui confrontent des termes de langues différentes (« Cacique, *cacicazo* », « *Intelligencija*, intellectuels », « Laïcité, *laiklik* », « *Narratio*, récit »), mais, en général, les langues comme telles ne sont pas analysées. Le terme « laïcité » se réfère à la réalité historique française et le terme « *laiklik* », à la réalité historique turque, mais ni dans un cas ni dans l'autre, le travail de ces termes par rapport à d'autres termes de la langue française et de la langue turque, n'est analysé. Il y a évidemment des exceptions qui confirment la règle, par exemple les entrées « Travail, *labor/work, Arbeit* » et « *Administration* » intègrent un certain travail sur les signifiés. De fil en aiguille, on est dès lors amené à se demander si, tout compte fait, le rapport à la langue n'est pas moins décisif en histoire qu'en philosophie. À considérer le triplet signifiant/signifié/référence, la philosophie insisterait en ce cas tendanciellement sur le rapport entre signifiant et signifié, ce qui suppose une certaine constance de la référence, alors que l'histoire insiste tendanciellement sur le rapport entre signifiant et référence, ce qui suppose une certaine constance du signifié.

Il est possible à ce point de conclure brièvement. Si une lecture réflexive du *DCN* s'impose, c'est assurément par l'exemplarité de certaines de ses entrées. C'est plus généralement parce qu'il ouvre de nouveau des questions que souhaiteraient fermer aussi bien les produits standardisés de l'édition scolaire et universitaire que les pratiques inspirées par une certaine conception de l'« Europe de la connaissance ». C'est surtout parce qu'il tente, par essai et erreur, ou par approximations non systématiques, de ménager, quelque part entre une histoire plus conceptuelle et une histoire plus sociale, l'espace d'une histoire intellectuelle encore largement à écrire.

Bibliographie

ALLARD (Olivier), 2000, « *Le raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel* », *Idées*, n°119, p. 55-60.

ARON (Raymond), 1967, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard.

BRUNNER (Otto), CONZE (Werner) et KOSELLECK (Reinhard), dir., 1972, *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexicon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett.

CASSIN (Barbara), dir., 2004, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, Robert.

CHRISTIN (Olivier), 2007, « Du lexique à l'enquête. Les sciences sociales et la pluralité des langues », *Revue de synthèse*, 6^e série, n°1-2, p. 237-241.

GRAFTON (Anthony), 1998, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, tr. fr. par P.-A. Fabre, Paris, Seuil.

KOSELLECK (Reinhard), *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, 1990, tr. fr. par J. Hoock et M.-C. Hoock, Paris, Éditions de l'EHESS.

KOSELLECK (Reinhard), 1997, *L'expérience de l'histoire*, tr. fr. par A. Escudier, Paris, Gallimard et Seuil.

LEFEBVRE (Jean-Pierre), 1990, « Philosophie et philologie : les traductions des philosophes allemands », in *Encyclopedia universalis, Symposium, Les enjeux*, 1, Paris, Encyclopedia universalis.

PASSERON (Jean-Claude), 1991, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan

STENGERS (Isabelle), dir., 1987, *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, Paris, Seuil.

VEYNE (Paul), 1978, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.

WEBER (Max), 1965, *Essais sur la théorie de la science*, tr. fr. par J. Freund, Paris, Plon.

Notice Bio-biblio

Sophie Roux (Sophie.Roux@upmf-grenoble.fr) est actuellement maître de conférences, EA 3699, université de Grenoble II/ Institut universitaire de France. Ses travaux portent principalement sur l'histoire des idées philosophiques et scientifiques du XVII^e siècle. Parmi ses publications récentes, on note *L'Essai de logique de Mariotte. Archéologie des idées d'un savant ordinaire*, Paris, Classiques Garnier, 2011 ; avec K. Ierodiakonou, *Thought Experiments in Historical and Methodological Context*, Leiden, Boston, Tokyo, Brill, 2011 ; avec H. Chabot, *La mathématisation comme problème*, Paris, Éditions des archives

contemporaines, 2011 ; avec A. Gaillard, J.-Y. Goffi et B. Roukhomovsky, *L'automate. Machine, métaphore, modèle, merveille*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2011.